

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 26 (1893)

Artikel: Le dogme grec

Autor: Gretillat, A.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379542>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE DOGME GREC¹

PAR

A. GRETILLAT

Sous le titre quelque peu énigmatique de *Dogme grec*, M. Bois vient d'apporter une nouvelle et fort intéressante contribution au débat engagé depuis quelques années dans notre protestantisme de langue française, entre les *néo-mystiques* (soit dit sans offense) et les dogmatistes.

A la première inspection du titre, je m'étais figuré que le propos de l'auteur serait de montrer que l'accusation portée si fréquemment contre nous aujourd'hui, de mêler des éléments grecs et platoniciens à nos formules, était mal fondée ; que l'usage courant à cette heure de la locution *dogme grec* réunit des articles disparates, trop souvent confondus pour les besoins de la cause ; les uns, comme la préexistence personnelle et la divinité essentielle du Christ, compris dans la donnée primitive et authentique du christianisme, et qui devraient s'appeler tout court chrétiens et non pas grecs ; d'autres, qui sont en effet d'origine grecque, remontent à la théologie des Pères grecs, et par eux à l'ancienne philosophie grecque, mais auxquels nous n'accordons pas plus d'autorité que ne le font nos adversaires. Ce n'est vraiment pas eux qui nous ont appris que la parole de Jésus-Christ, toute pénétrée de la sève de l'Ancien Testament, puise ses inspirations à une source supérieure à l'Orient et

¹ *Le Dogme grec*, par H. Bois, professeur à la Faculté de théologie protestante de Montauban.

à la Grèce ; et nous constatons même que, tout compte fait, et sauf trois citations de poètes grecs, étonnées de se rencontrer sous la plume ou sur les lèvres de l'ancien élève de Gamaliel, les écrits du Nouveau Testament, y compris les livres dits johanniques, n'ont de l'hellénisme que la langue. Aussi bien, continuais-je dans mon monologue intime, ce qu'on rejette aujourd'hui dans le prétendu dogme grec, c'est moins l'adjectif que le substantif ; et quant à nous, dès qu'on nous signalera dans notre foi ou dans notre théologie des dogmes grecs tout ronds et tout crus, introduits sous l'étiquette du christianisme, nous serons les premiers à en faire bonne et prompte justice.

Telles étaient, dis-je, les pensées que le titre de l'ouvrage de M. Bois, *le Dogme grec*, me suggérait, et il s'est trouvé que ce n'était pas tout à fait cela. Précipitamment et sans permission, j'avais composé en imagination le livre de mon collègue de Montauban ; j'avais escompté ma part du succès, et j'étais désavoué. Et cela était bien fait ; une fois de plus, la méthode expérimentale devait se venger d'un de ses détracteurs. Pourquoi aussi cette manie de vouloir loger deux têtes, la mienne et celle d'autrui, fût-ce celle d'un allié, sous le même capuchon ? Les définitions sont libres, a dit quelqu'un cité par M. Bois. Les titres le sont aussi, et tout au plus pourrions-nous avancer que, comme les lois n'ont pas d'esprit, les titres ne doivent pas en avoir.

M. Bois s'est donc montré beaucoup plus favorable au dogme grec que je ne l'avais prévu et que peut-être, laissé à moi-même, je ne l'aurais été ; et, à vrai dire, la thèse de son ouvrage qu'il énonce en deux endroits (p. 12 et 13 et p. 211), ne devrait être, sous sa forme générale, contestée par personne, si ce n'est par feu le docteur Hatch. (Voir Appendice III, p. 288.)

« Nous ne nous posons pas en partisan aprioristique, en adepte *quand même* « du dogme grec... » dans son intégralité intangible. Non. Notre thèse n'est qu'une thèse de gros bon sens : est-ce pour cela qu'elle est méconnue et qu'elle a besoin d'être réhabilitée ? Nous pensons que, s'il ne faut pas tout approuver a priori, il ne faut pas non plus tout condamner dans le « dogme grec. » Or, actuellement, personne ne l'approuve

a priori tout entier ; beaucoup de gens, au contraire, lui règlent définitivement son compte d'un trait de plume ou d'un coup de langue. De là notre attitude, qui paraîtra, par la force même des choses, essentiellement favorable et sympathique aux dogmes grecs. Mais nous ne les défendons que sous bénéfice d'inventaire ; nous n'en faisons nullement un *bloc* auquel il serait interdit de toucher ; nous ne songeons en aucune manière à les soustraire à la critique ; c'est, au contraire, la critique que nous réclamons pour eux, la critique intelligente, informée et attentive, au lieu de cette condamnation dédaigneuse et peut-être injuste qu'ils subissent trop souvent. » (P. 13.)

Mais que faut-il entendre par le dogme grec et tout d'abord par le dogme ? Car l'acception de ce dernier terme n'est rien moins que fixée et on la voit s'accommorder assez facilement aux convenances de l'orateur ou de l'écrivain. M. Bois fait du mot dogme le synonyme de doctrine (p. 15), et avoue qu'il aurait pu dire *doctrines grecques* au lieu de *dogmes grecs*, mais qu'il en a été empêché par deux considérations : l'une, que la locution *dogme grec* est consacrée par l'usage ; l'autre, que cette même locution désigne des doctrines chrétiennes à l'exclusion des systèmes de Platon et d'Aristote. Quelle que soit la valeur de ces deux raisons, il nous semble que, dans la définition du dogme, notre auteur a négligé un élément important, reconnu jadis d'un commun accord par MM. Sabatier et Godet et avant eux par Littré, l'élément de l'autorité : « Le dogme, dit Littré, terme de théologie et de philosophie, est un point de doctrine établi comme fondamental, incontesté, certain. » Le dogme sera donc, selon nous, une doctrine faisant, à tort ou à raison, autorité dans un milieu déterminé, philosophique ou religieux, et ce n'est pas à nous à rappeler à l'auteur que le premier emploi de ce mot appartient au langage philosophique et est antérieur à l'avènement des doctrines chrétiennes.

M. Bois paraissait donc appelé, selon moi, par son sujet même à nous donner à son tour sa définition de l'autorité, en répondant à la question générale : Quelle est la part légitime de l'autorité dans la foi et dans la théologie, et quelle part d'autorité

revient en particulier, ou ne revient pas, au dogme grec? C'est sans doute avec intention que M. Bois a évité ce côté de son sujet, mais une intention que nous n'apercevons pas clairement. La supposition la plus plausible est qu'il a craint de répéter les idées de son collègue, M. Doumergue, ou de provoquer la lassitude qui s'attache à une matière souvent débattue; mais ses raisons, que je soupçonne, n'eussent pas dû prévaloir sur le postulat du titre qu'il avait choisi : *le Dogme grec*.

Je demande à M. Bois la permission de profiter de l'occasion qu'il me procure pour soumettre à mes lecteurs de la *Revue* une définition inédite de ce terme brûlant, l'autorité; définition opposée tout à la fois à celle de M. Schérer, rapportée par M. L. Monod, qui est aussi la définition catholique, et à la définition purement subjectiviste, qui est, selon moi, la négation pure et simple de la chose. Je définirais l'autorité : le droit reconnu à une personne, collective ou individuelle, d'être crue quand elle affirme ou obéie quand elle commande, pour des raisons issues, en tout ou en partie, de son caractère ou de sa situation.

Cela dit, je ne puis m'empêcher de regretter quelque peu la tractation esquissée tout à l'heure du *Dogme grec*, qui, évitant des concessions inutiles ou apparentes, eût offert, me semble-t-il, à la discussion, un champ mieux déblayé et mieux circonscrit. N'eût-il pas été surtout utile de passer le plus tôt possible de la généralité abstraite du sujet aux cas particuliers, aux exemples en chair et en os; de nous entretenir, à propos du dogme grec, des principaux dogmes réputés grecs? Nous avons ailleurs signalé le fait, incontestablement très significatif, que les deux principales doctrines chrétiennes, celle de l'incarnation et celle de la résurrection, étaient précisément celles qui répugnaient le plus à l'idéalisme grec, et nous avons fait observer que dans les deux occasions connues où l'apôtre des Gentils fut interrompu et raillé par ses auditeurs, ce fut à l'instant où il toucha le sujet de la résurrection. (Act. XVII, 32; XXVI, 24.) Puisque l'auteur nous a fait l'honneur de nous citer (p. 89), n'y avait-il pas là un ordre de considérations à développer, d'importantes restrictions à faire valoir?

L'auteur nous accordera que l'hellénisme a eu deux grands torts, tout ensemble excusables et irréparables, dont la très réelle influence a plus d'une fois vicié ou du moins menacé, des Pères grecs jusqu'à aujourd'hui, le développement de la vie et de la pensée chrétiennes : l'un, l'intellectualisme, qui donne à la connaissance la priorité dans la vie humaine, et qui fut le vice profond ou du moins une des causes avérées de l'insuffisance du socratisme. La maxime : « Connais-toi toi-même, » qui en est la formule la plus célèbre et la plus généralement admirée, est celle aussi où se dissimulait le mieux l'erreur capitale consistant à attribuer à la connaissance morale le pouvoir de changer la pratique. Or, il n'est que trop vrai que cet intellectualisme socratique, qui remonte, allais-je dire, à la première tentation présentée à l'humanité : « Vous serez comme des dieux *connaissant* le bien et le mal, » et qui favorise tout ensemble la paresse et l'orgueil innés du cœur de l'homme, a été chez les Pères grecs, dès le second et le troisième siècles, dans l'école d'Alexandrie principalement et est redevenu aux périodes succédant aux grandes époques créatrices de l'Eglise, le péril principal et sans cesse renaissant de la pensée chrétienne.

Le second tort, plus grave encore de l'hellénisme, la réduction des catégories morales aux catégories esthétiques, la prédominance accordée à l'art, quand ce n'était pas à la pensée, dans l'existence humaine, cette confusion du beau avec le bien, naïvement exprimée par le mot principal de la langue grecque, l'adjectif *αληθινός*, a, il est vrai, s'accordant le mieux avec le tempérament de la race, moins affecté le développement du principe chrétien que l'intellectualisme ; mais cette préférence accordée au sentiment sur la conscience et la volonté, qui a été le principe de tous les mysticismes, n'en a pas moins créé sous nos yeux une incarnation et une appellation nouvelle, le renanisme.

Si, disons-nous encore une fois, c'étaient là les principes inspirateurs du dogme grec, il faudrait rejeter le dogme grec, avec tous ses tenants et aboutissants, et le passage précité du livre de M. Bois me prouve que tel est aussi son avis.

Quoi qu'il en soit, l'auteur a apporté à la défense de la victime des théologiens contemporains, désignée par lui sous le nom de *dogme grec*, une grande habileté dialectique, prompte à découvrir le défaut de la cuirasse chez l'antagoniste ; une langue déliée et incisive ; lame de Tolède bien trempée et, comme on peut l'attendre d'une lame, quelque peu ferrailleuse ; une vaste lecture enfin qui, du texte, déborde dans les notes au bas des pages, et se déverse à la fin du volume dans de longs appendices. Je ne me plains pas de ces appendices, surtout pas du second qui contient des citations, des renseignements et des éléments apologétiques de grande valeur. Je constate seulement dans l'abondance de ces notes et l'étendue de ces appendices un cas de disproportion, importation germanique peut-être, qui m'avait déjà frappé dans le bel ouvrage de M. Pétavel-Ollif. Je n'en déclare pas moins avoir lu les trois cents pages du livre de M. Bois avec des degrés dans l'assentiment, mais avec un intérêt soutenu.

Des six chapitres de ce volume : *Le dogme grec et l'intellectualisme*, *Le dogme grec et le dogmatisme*, *Le dogme grec et l'essence du christianisme*, *Le dogme grec et la civilisation*, *Le dogme grec et la science*, *Le dogme grec et l'évolution des dogmes*, c'est le premier qui m'a paru le mieux venu, le plus animé et le plus fort. Tout en y soumettant à une critique pénétrante les dernières manifestations du mysticisme, dont MM. Astié, Dandiran et Sabatier sont les trois champions principaux, attitrés et déjà inséparables, l'auteur a su faire, à ce qu'il m'a paru, sa juste part à l'élément intellectuel dans le fait moral et religieux.

On nous dit que l'idée succède au fait, la connaissance à la foi, et l'on fait ainsi de la foi je ne sais quelle force aveugle et inconsciente, sans père, sans mère, sans généalogie, sans origine connue comme sans but défini, sans motif dirigeant ; et toute idée, tout élément intellectuel (j'ose à peine transcrire encore cet adjectif suspect et flétri), dont cependant, ici comme partout ailleurs, la nécessité, fût-elle réduite au minimum, s'impose, est relégué par la nouvelle école en queue, parmi les bagages : « Nous avons besoin d'une dogmatique, écrit M. Dan-

diran (cité p. 28) ; il y a une vérité chrétienne dans le christianisme ; il y a une philosophie chrétienne ; c'est la plus étendue de toutes celles qui existent. Seulement, au lieu de la mettre au début, je la place à la fin ; au lieu d'en faire procéder la vie chrétienne, nous la faisons procéder de la vie chrétienne. C'est là la différence entre nos contradicteurs et nous. » (P. 28.)

Ici j'eusse voulu que M. Bois interrompit M. Dandiran, comme cela se fait dans les assemblées délibérantes après les dénonciations anonymes : Les noms, aurais-je clamé, citez les noms ! Ces contradicteurs qui, de 1890 à 1893, font procéder la vie chrétienne de la philosophie chrétienne, qui convertissent la foi en une théorie métaphysique, qui sont-ils ? Laissons ici la parole à M. Godet qui, pris à partie sur ce même grief par M. Sabatier, a répondu :

« J'ai dit que l'enseignement de Jésus est tout au service de son œuvre ; qu'il n'est nullement un troisième degré d'enseignement, une nouvelle couche de vérités religieuses superposées à la révélation juive, pas plus que celle-ci n'est un simple enseignement nouveau ajouté à la révélation naturelle. L'enseignement de Jésus-Christ est l'interprétation d'un *fait*, celui de sa venue ; l'explication d'une œuvre, celle du salut. La parole de Jésus est la révélation de ce qu'il est et de ce qu'il est venu faire ici-bas. J'ai dit encore que Christ a créé sur la terre une nouvelle *histoire*, y a fondé une divine *monarchie*, qui doit absorber les monarchies terrestres ; que son enseignement est comme la charte de cette *monarchie*, le programme de cette *histoire*, l'interprétation authentique des *actes divins* destinés à réaliser cette œuvre nouvelle....

» Et c'est à celui qui a écrit ces choses que M. Sabatier croit devoir rappeler d'un bout à l'autre de son travail qu'une révélation de dogmes, dans le sens d'idées doctrinales, de théorèmes métaphysiques « est à la fois religieusement inutile et psychologiquement impossible ; » que « le Nouveau Testament est à proprement parler l'*histoire* et le document de l'œuvre de Dieu. » C'est de moi qu'il pense pouvoir dire : « Il croit encore que l'essence de la réalité est dans les idées

» générales ; il est resté platonicien. » Peut-on plus complètement se battre contre des moulins à vent ? » (*Revue chrétienne*, numéro de février 1892.) Remplaçons les moulins à vent par les revenants du dix-septième siècle, la protestation conservera toute sa force et tous ses droits.

Nos adversaires « néo-mystiques » aiment à nous opposer certaines locutions et sentences scripturaires ou théologiques, qui font leur triomphe et leur joie, et ne nous causent aucune peine : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra ;... » *Credo ut intelligam*, auxquelles on pourrait ajouter la post-position constante de $\varphi\omega\varsigma$ à $\zeta\omega\eta$ dans le quatrième évangile. Ce n'est pas là que gît la différence entre eux et nous. Nous disons avec eux que la seule connaissance pleine, complète, satisfaite, celle que l'apôtre Jean désigne par $\varphi\omega\varsigma$, est la connaissance qui découle de la vie, de la pratique, de l'expérience. Nous enseignons également que ce n'est pas l'idée abstraite, la connaissance intellectuelle qui est l'essence de la foi, pas plus que ce n'est la vérité théorique qui est l'essence du christianisme ; que l'idée, la connaissance, l'intellect sont des éléments accessoires, relatifs, subordonnés, tout en étant indispensables, du fait, dont l'acte, la pratique et la vie constituent l'élément principal. Mais c'est ici que se découvre l'idée caractéristique de nos adversaires ; c'est à ce carrefour que nous nous séparons les uns des autres : ils ne veulent mettre, disent-ils (si je commence une caricature, vous voudrez bien m'arrêter), l'idée qu'après l'acte ; nous la mettons, M. Godet, M. Bois et moi, avant, pendant et après.

Eh bien, je donne vingt-quatre heures à M. le professeur Dandiran pour appliquer son principe à sa conduite quotidienne, à sa lutte journalière pour l'existence. Vous allez aujourd'hui de Lausanne à Cully. Je dis que le premier pas que vous ferez au sortir de votre demeure sera déterminé par votre idée d'aller non à Renens mais à Cully, et par la connaissance que vous avez de la distance qui sépare Lausanne de Cully. Voilà l'idée au commencement de l'acte. Je dis ensuite que cette idée d'aller de Lausanne à Cully, sans être le facteur principal de l'emploi de votre journée, qui est incontestable-

ment la décision de votre volonté, en demeure, de votre point de départ à votre point d'arrivée, le facteur « concomitant ; » qu'à moins que votre esprit ne soit plongé dans la querelle des nominalistes et des réalistes, ou dans la méditation des rapports de la substance et de l'accident, cette idée d'atteindre Cully à une heure prévue et fixée vous fera négliger les plus beaux points de vue situés à droite et à gauche de votre route, éviter les chemins de traverse, choisir les raccourcis, et qu'en cas de doute, vous vous empresserez d'en appeler au témoignage de la bonne femme qui tricote sur le pas de sa porte ou du vigneron qui s'essuie le front entre deux souches. Ce seront là, vous dis-je, vos autorités du moment, librement choisies et cependant déterminantes pour la suite de votre entreprise ; et de plus, autorités externes, monsieur, tout ce qu'il y a de plus externe ! Voilà l'idée au cours de l'acte. Vous arrivez à Cully, où nous nous retrouvons ; c'est l'idée à la fin de l'acte ; la connaissance d'abord théorique, intellectuelle, historique, géographique, transformée en connaissance expérimentale, émue, accompagnée de repos et pénétrée de jouissance!...

Il me semble que je n'ai pas déraisonné et que tout ce que j'ai dit était élémentaire.

Mais j'entends de nouveau l'objection de M. Dandiran, car il me l'a déjà faite, à la fameuse réunion de Chexbres ; du moins, j'ai cru l'entendre de mes deux oreilles : « Comparaison, me dira-t-il, n'est pas raison ! et vous n'avez pas le droit de transporter vos images empruntées à l'expérience quotidienne dans le domaine de la religion et de la foi ! Pardon, cher et vénéré collègue ; ce n'est apparemment pas de moi que vous savez que la religion et la foi, divines par leur objet, sont des facultés et des activités humaines, dont le siège est dans le cœur humain ; et il serait bien surprenant, en vérité, que des principes et des façons d'agir qui n'auraient pas le sens commun dans votre *Selbst* et *Weltbewusstsein*, fussent les seules admissibles et les seules applicables dans votre *Gottesbewusstsein*. Si la vie de la foi est une course de la terre vers le ciel (et saint Paul la compare plusieurs fois à une course), il est présumable qu'une connaissance quelconque, si élémentaire qu'elle soit, du point

de départ, du but à atteindre et du chemin à parcourir soit nécessaire à quiconque veut l'entreprendre.

C'est ce que l'Eglise en instituant l'instruction religieuse des mineurs a toujours professé, et ce que confessent implicitement les partisans les plus résolus de la méthode expérimentale, toutes les fois qu'ils inscrivent de nouveaux candidats au catéchuménat. Je ne pense pas qu'en commençant cette instruction religieuse qui durera des années, les pasteurs dont je parle se fassent aucune illusion sur ses résultats immédiats. L'expérience leur a suffisamment appris que dans les neuf dixièmes des cas, l'effet obtenu au prix de tant d'efforts, de luttes, de punitions, réprimandes, pensums, relégations à un des quatre coins de la salle, et, dans les cas tout à fait graves, gifles administrées de leur main pastorale, n'est pas cette connaissance accomplie, vivante, expérimentale de la vérité ; ce n'est pas, oh ! non, le φῶς issu de la ζωὴ ; et qui oserait dire cependant que tout cela est perdu ? conclure que tout cet effort n'était pas nécessaire et salutaire ; que toutes ces semences jetées dans ces sols généralement ingrats et légers, ne reprendront pas vie un jour ou l'autre à l'appel d'une nouvelle parole divine, de l'épreuve ou de la privation même des moyens de grâce jadis méconnus !

Je reviens à M. Bois pour lui faire une chicane. Il me paraît que dans le louable dessein de réagir contre le schisme qu'on est en train de statuer aujourd'hui entre la connaissance et la foi, notre auteur, dans son premier appendice du moins, fait commencer trop tôt le domaine de la théologie en faisant rentrer sous cette appellation l'idée religieuse même élémentaire : « La théologie, écrit-il (sauf à se corriger à la page suivante), est la part, le rôle et le produit de l'intelligence dans la religion. » (P. 218.) Ou encore : « La théologie peut être plus ou moins développée, plus ou moins consciente, plus ou moins réfléchie, mais partout où il y a de la religion, il y a de la théologie. » (P. 229.) Eh bien, non, ne multiplions pas sans nécessité le nombre des théologiens, et distinguons ici l'idée qui concourt immédiatement à l'acte de la foi et sans laquelle cet acte même ne sortirait pas de la région de la sensation incon-

sciente, et la connaissance scientifique qui influera nécessairement, en bien ou en mal, sur la foi commune, mais dont l'acquisition n'est pas accessible à tous. Sur le fond même, le rôle de l'élément intellectuel dans l'acte de la foi, le passage que nous allons citer est de ceux que nous pourrions signer sans réserve :

« L'expérience intime, l'émotion, le sentiment, à *eux seuls*, ne peuvent pas constituer la religion subjective. C'est seulement en vertu d'un élément intellectuel antérieur et présent que ces expériences, ces émotions, ces sentiments peuvent porter l'empreinte spécifiquement religieuse. Et cela pour bien des raisons. Par exemple, si l'on veut bien y réfléchir, l'expérience, pour être religieuse, doit être morale, n'est-ce pas ? Là où il n'y a pas liberté, c'est-à-dire conscience de soi-même, délibération, réflexion, intelligence, il n'y a pas moralité. La volonté ne peut agir librement qu'en présence de motifs. Les motifs ne sont pas la cause déterminante, contraignante, mais ils sont bien la condition de l'acte libre. Les motifs sont des idées. Sans idées conscientes, il pourrait y avoir sensibilité obscure, passion aveugle, fatalisme, magie ; il n'y a pas moralité, partant pas religion. (P. 32, 33.) »

J'ai fort approuvé aussi la réponse faite par M. Bois aux propositions de M. G. Frommel, que : « les faits historiques manquent de l'évidence spéciale qui est indispensable à la foi, » que : « les plus certains ne sont que probables ; » que « leur probabilité, par l'accumulation des preuves et la valeur des témoignages peut s'accroître jusqu'à friser la certitude, mais sans y atteindre jamais. » (P. 72.) En analysant ces assertions, M. Bois y reconnaît avec raison un composé inconscient d'intellectualisme et d'hyper-mysticisme ; d'intellectualisme, en ce que cette proposition suppose qu'il n'y a de certitude réelle que la certitude logique ou mathématique ; l'hyper-mysticisme, issu d'une réaction exagérée contre ce que M. Frommel appelle « l'excessive prépondérance que nous accordons à l'histoire. »

S'il faut prendre à la lettre (ce que nous hésitons encore à

faire) les principes de logique professés par M. Frommel dans les termes précités, nous devrons en conclure que les innombrables témoignages rendus par l'histoire en faveur de l'existence des Jules-César, des Auguste et des Louis XIV n'atteignent pas pour lui et ne doivent pas atteindre pour nous le degré de certitude obtenue par l'expérience intime qu'il a pu faire des mystères chrétiens. Mais si la distance des temps détruit la certitude absolue, je ne vois pas pourquoi la distance des lieux n'aurait pas le même effet ; et quand les apôtres parcourraient l'Empire romain en proclamant que Jésus était ressuscité, quand Paul écrivait à des Grecs de Corinthe que cinq cents frères l'avaient vu, de leurs yeux vu, ce qui s'appelle vu, il était entendu que tous ces témoignages ne faisaient que friser la certitude.

Oh ! je suis quelque peu payé pour savoir le décri dans lequel l'apologétique dite historique est tombée, et s'il est aujourd'hui une science qui soit dans de petits souliers, vous l'avez nommée. Pensez un peu ! faire dépendre la foi de l'Eglise, la foi des simples de la solidité d'un échafaudage de faits arrivés dans un coin de la Judée il y a dix-huit cents ans !... Superflue pour les uns, surannée pour les autres, tel est le bilan de cette méthode héritée des âges naïfs de la métaphysique chrétienne ! L'expérience, mon expérience ! voilà le talisman seul capable de conjurer le « cruel » divorce qui se perpète entre l'Evangile et la pensée moderne. Et je ne demande pas mieux, pour ma part, que de renoncer à la critique historique dont la foi de mon père et de mes deux grands-pères s'est fort bien passée. Je dis seulement comme A. Karr : Que la pensée moderne commence ! Car faire à son saoul de la critique négative et nous interdire d'en faire de la positive, se réserver le droit de démolir et nous contester celui de remettre en place, s'attribuer le choix des armes et nous arracher des mains les nôtres, je trouve tout cela passablement léonin et rappelant de loin les arguments de Scipion Emilien devant Carthage. Mais quand l'apologétique si décriée n'aurait réussi qu'à renverser les a priori métaphysiques opposés par la critique moderne aux données surnaturelles du christianisme (voir Appendice II, p. 268,

269, notes), il nous resterait de demander à votre apologétique expérimentale si elle en a jamais fait autant !

La croix de Christ, scandale aux Juifs, folie aux Grecs ! aucune méthode, voyez-vous, ne changera cela. Cruel divorce, cruel malentendu, cruelle énigme, toutes les cruautés que vous voudrez ! Ce que je sais, c'est que jamais les héros qui ont été les hérauts du salut n'ont prétendu sauver le monde en le caressant, et que la sympathie des sages leur a toujours paru plus suspecte que désirable. Vos expériences même, si elles sont, ce que nous ne devons pas mettre en doute, les effets authentiques et les fidèles répétitions dans votre âme du double mystère de la mort et de la résurrection de Christ, seront, et pour cette raison même, foulées et piétinées avec autant de dédain et de colère que nos dogmes grecs, latins, allemands ou anglais. Mais que la sagesse du siècle se détourne du Christ, ce qui se produit sans interruption depuis dix-neuf cents ans, il se contentera de la rejeter de côté d'un revers de sa main et d'un regard de sa face ; et rendant de nouveau grâces à son Père d'avoir caché ces choses aux chefs de ce monde qui vont être anéantis, passant invisible et une fois de plus méconnu, il s'en ira chez les nègres et les cannibales trouver les compensations que le monde savant lui refuse. Non, si c'est aux dépens du scandale et de la folie de la croix que doit s'accomplir cette réconciliation par vous si ardemment désirée, que doit cesser le divorce entre le christianisme et la pensée moderne, je n'hésiterai pas à dire : Périsse l'apologétique et la théologie, et que les pauvres pécheurs repentants et convertis continuent à être sauvés par le nom et le sang de Jésus-Christ !

Dans le premier de ses articles sur les *Conditions actuelles de la foi chrétienne*, M. Frommel s'était demandé quelles sont les races qui prennent aujourd'hui le plus activement possession du monde par la politique, le commerce et la colonisation. « Où trouvons-nous, continue-t-il, les plus hautes facultés d'adaptation jointes aux énergies les plus intenses ? Où sont les sources créatrices de notre civilisation ? Où s'inspire notre littérature ? Où puise notre philosophie ? D'où procèdent les idées maîtresses de notre science ? D'où nos découvertes les

plus fécondes, celles qui, en ces derniers temps, ont pour jamais transformé notre conception de l'univers et jusqu'à notre sensibilité ? D'où provient, en un mot, la substance, la forme et la direction de notre pensée ? Je parle de la pensée dans ce qu'elle a de plus vivace ; non de celle qui appartient au passé et dont nous allons nous dépouillant, mais de celle qui appartient à l'avenir ? Est-ce du nord ou du sud ? D'Allemagne, d'Angleterre et même de Russie ? Ou d'Espagne, d'Italie et même de France ? » (*Chrétien évang.*, septembre 1892, p. 423, 424.)

Est-ce à ce passage que M. Bois en a eu en écrivant les lignes suivantes, inspirées par l'éthnologie et visant un adversaire anonyme ?

« Si l'on veut toute notre impression, nous ne saurions nous défendre de trouver quelque peu puérile cette exploitation du prétendu antagonisme des races et de l'infériorité essentielle et irrémédiable des races latines au profit d'une certaine théologie. Cette infériorité ne nous paraît nullement prouvée ni susceptible de l'être. L'infériorité essentielle de la race latine *en soi* à la race germanique *en soi* ne saurait être démontrée, car il n'y a pas de race latine *en soi* ni de race germanique *en soi* (du moins, faudrait-il ajouter, elles n'existent pour nos perceptions que dans les individus dans lesquels elles s'incarnent incessamment et qui les perpétuent). Il est bien certain qu'en tout cas les races latines *ont été* supérieures aux races germaniques. (Mais s'il n'y a jamais eu de races latines ou germaniques *en soi* !) Ne le sont-elles plus ? » (P. 134.)

Ici le lecteur neutre (le Suisse romand, par exemple) accuse l'adversaire germanophile d'avoir joué au patriote français le mauvais tour de le faire sortir non pas des gonds assurément, mais quelque peu de son sujet. En quoi, se demande ce lecteur avec angoisse, la rivalité des races latines et des races germaniques intéresse-t-elle la question du dogme grec, qui a été d'ailleurs, pour une part à peu près égale, l'instituteur des unes et des autres ? Il se demande aussi si les pages très intéressantes consacrées à l'influence de la culture grecque (p. 95 et sq.) et de la philosophie grecque (p. 194 et sq.) n'ont pas entraîné trop loin le professeur de philosophie.

Pour venger le dogme grec et la philosophie grecque des attaques de la philosophie moderne, M. Bois ira jusqu'à prétendre dans l'Appendice II que la philosophie n'est pas une science, et que la théologie, spécialement la théologie systématique et la dogmatique, n'est pas non plus une science. (P. 267.)

Les raisons données en faveur de cette assertion... paradoxale sont que les résultats de la philosophie ne s'imposent point avec une autorité universelle, et que, en second lieu, la philosophie ne progresse pas véritablement. Ces deux raisons, matériellement vraies, ne paraissent pas justifier la conclusion que ni la philosophie ni la théologie ne méritent le nom de sciences. Quant à la première raison, elle ne laisserait plus subsister que deux sciences, dont l'objet d'ailleurs, purement idéal, n'existe nulle part dans la réalité, la logique et les mathématiques. La seconde devrait nous faire refuser le caractère scientifique à toute première élaboration de la pensée humaine, suivie ou non de progrès. A la thèse de M. Bois, je persiste à opposer celle que j'ai cherché à établir dans le premier tome de mon *Exposé de théologie systématique*, savoir que la philosophie et la théologie sont des sciences au même titre et du même droit que les sciences de la nature, pareilles à toute autre étude par leur méthode, et n'en différant que par leur objet.

Une des objections les plus fréquentes faites à la connexité des doctrines et de la pratique est tirée des cas nombreux où l'expérience paraît démentir cette relation ou la présente intervertie. Le cas de l'orthodoxe immoral n'a, selon moi, rien d'embarrassant, au point de vue qui nous occupe, pour qui-conque reconnaît le droit et le pouvoir de la liberté humaine d'engendrer des inconséquences entre la pratique et les principes, sauf à rétablir l'harmonie entre l'une et les autres par l'adaptation délibérée de nouveaux motifs à la pratique préférée.

Il me semble que dans l'analyse et la résolution du second cas, l'incrédule moral, M. Bois s'est contenté à trop peu de frais :

« Dans cette inconséquence, plusieurs voient le fruit du pé-

ché qui a porté le trouble et le désordre dans la machine humaine : pour notre part, nous préférerions y voir le fruit de la liberté. Nous sommes si peu intellectualiste, dans la vraie et seule acception condamnable du terme, que nous faisons énorme, beaucoup plus énorme qu'on n'est disposé à l'admettre généralement, l'influence de la volonté, des passions, des sentiments, dans la formation et le maintien des croyances. Dans un très grand nombre de cas, il n'y a pas de logique en question : comme on ne peut affirmer que par actes de foi, c'est la liberté qui décide, en déterminant d'après des motifs, — mais l'existence des motifs ne détruit pas la liberté bien comprise, — dans quel sens se portera l'assentiment volontaire. Et dans les cas où la logique indique, impose une décision, et une seule, eh bien ! même alors la liberté peut refuser parfois et refuse en fait de s'incliner devant la logique, et passe outre. N'avez-vous pas rencontré des gens qui ne réussissent pas à trouver une contradiction là où vous en découvrez une, évidente, monstrueuse ? Et inversement. C'est que l'homme exerce une telle domination sur ses facultés, qu'il peut parvenir à s'entraîner lui-même à ne plus voir la contradiction là où elle est et à la voir là où elle n'est pas. » (P. 46, 47.)

Fort bien, mais la question subsiste, et le cas de ces « saints qui ne croyaient pas en Dieu, » des Littré et des H. Taine, continue à me plaire et à m'embarrasser. Ce n'est pas le lieu d'ouvrir là-dessus une enquête et une discussion complète ; mais je pressens la solution de la difficulté dans l'incompatibilité foncière des deux mots : incrédule moral, dont la juxtaposition ne saurait être que momentanée. Je veux dire que cet homme désigné comme incrédule moral, ou bien n'est pas absolument incrédule, résolu, convaincu, conséquent, définitivement affranchi de toutes les influences, avouées ou latentes, de la tradition et du milieu ambiant ; ou il est absolument incrédule, et alors se pose le dilemme : il y a un Dieu ou il n'y en a pas ! S'il n'y a pas de Dieu, cessons de parler, voulez-vous, de morale et de moralité. S'il n'y a pas de Dieu, vous ne m'empêcherez pas, non, vous n'avez pas le droit de m'empêcher de satisfaire tous mes penchants, tous mes caprices, toutes mes volontés, jusqu'à la limite marquée par les exigences de

l'hygiène ou par la menace de la vindicte publique. Mais s'il y a un Dieu, auteur suprême de toutes choses, de l'homme et de l'incrédule moral lui-même, que venez-vous me parler d'une moralité dont vous avez commencé par retrancher l'obligation suprême ! d'une moralité qui comporte l'indifférence, l'ingratitude et la révolte envers le Père tout-puissant, tout saint et tout bon : incrédule légal, parfaitement ; incrédule moral, non pas !

J'ai dit en commençant que la polémique de M. Bois devient ici et là pointilleuse. Le dernier chapitre de son livre, intitulé : *Le dogme grec et l'évolution*, m'en fournirait au besoin un exemple. Pourquoi condamner si fort l'expression : *évolution des dogmes*, et ne vouloir entendre parler que de changement, de variation ? Ici, j'aurais plutôt économisé ma poudre. Et même, appliqué à la succession des dogmes et des symboles ecclésiastiques, revêtements passagers de la pensée chrétienne à travers les siècles, le mot évolution rend assez bien l'impression que j'en reçois. Il ne devient grave que dès que le mouvement qui entraîne ces formules changeantes de la foi est censé entamer la vérité elle-même, créatrice et normative; si vous me représentez le fait rédempteur emporté à son tour « par l'évolution irrésistible et universelle qui entraîne et entraînera toujours tout sur un océan sans rivages. » (P. 82.) Et vous le voyez, s'il y a « des métaphores qui recèlent de criantes injustices, » je ne suis pas le seul à les commettre.

Voilà bien des critiques entremêlées de bien des digressions. On raconte qu'un juré qui avait dormi pendant la lecture de l'ouvrage soumis à son examen, répondait aux reproches de l'impétrant : « Le sommeil, monsieur, est une opinion ! » Si la longueur de ma critique devait passer elle aussi pour une opinion, elle ne pourrait signifier qu'une chose, le cas que je fais d'un ouvrage éminemment suggestif, qui, non seulement contient des pensées, mais, ce qui vaut mieux, en engendre de nouvelles.

Neuchâtel, 5 avril 1893.
